

EXCIPIT

RETOUR A LA SOLITUDE

A l'heure où Zarathoustra redescend vers la plaine, il est temps pour moi de quitter, une fois de plus, la compagnie des hommes, de vider ma pauvre tête de son trop-plein de bavardages, de m'affranchir de ces délits d'opinion, de rendre à mes oreilles cette petite taille qui leur convient si bien. Le monde est trop adulte : il n'est pas fait pour les enfants. Le temps est venu de retourner là-haut, auprès de ma fidèle Argiope, m'y nourrir du silence de la solitude, regagner les cimes, m'éloigner des bavards, abreuver mon esprit du murmure de tous ces morts qui m'y appellent, goûter une fois encore au plaisir de la parole intérieure. L'humain est trop humain pour me retenir auprès de lui : je suis las des esprits faibles. Trop d'hommes se comportent comme des insectes, toujours en quête d'une bonne raison, ce mot douteux qui obscurcit la pensée, comme si, las d'être borgnes, ils cherchent le salut dans la cécité. Ne plus rien voir du monde que ce que l'on y cherche : l'assurance d'une réponse, fut-elle une illusion, au doute existentiel tout aussi illusoire. La vérité est souvent inutile et quelques fois fatale, insoutenable pour des oreilles trop longues : l'humain est pêcheur de raisons qui renvoie aux eaux troubles ce qui lui semble peu. Le nihilisme a fait de l'homme un être boulimique : il se nourrit de tout ce qui apaise sa faim.

La mort de Dieu a fait de lui un ramasse-miettes : sous la table où Dieu repose, il se nourrit des restes de morale. N'est-il pas surprenant que les fossoyeurs de Dieu éludent leur néant en devenant ascètes ? J'ai rencontré ces hommes en quête de souffrances, expiation d'un crime dont toute joie est exclue. L'ascèse morale est le prix du sang versé, le sang de Dieu, celui des hommes aussi. La vie devient fléau quand Dieu se fait silence : Schopenhauer s'interdit même de rire ! Affranchis de ce Dieu inutile, les esclaves s'égarèrent en quête de nouvelles chaînes : la morale est le suaire de Dieu. Les larmes de l'orphelin s'écoulent en souffrances inutiles : l'humain se drape d'une indécence pitoyable ; on prie dans les églises un Dieu qui n'y est plus. La mort de Dieu a fait des hommes des insectes rampants, des mangeurs de poussière piétinés de morale. Le spectacle est navrant et justifie assez que je retourne dans ma montagne : que pourrais-je faire de cette décadence sinon la méditer encore, en faire l'ouvrage d'une pensée solitaire ? A l'heure même où je m'enfuis des hommes, Zarathoustra abandonne sa solitude pour regagner la plaine. Le lion endormi, bercé par des colombes, en est le Signe : il doit reprendre son bâton de pèlerin, apporter aux humains désœuvrés la bonne nouvelle, le cinquième évangile, annoncer la venue imminente du Surhumain. Mon pauvre ami ! C'est ici même que commence ton déclin, toi qui, sur ton chemin, brisera les os de l'enchanteur. Ne fallait-il pas alors que tu regagnes les cimes ? Ton fardeau était-il si pesant qu'il te fallait en partager la charge ? Était-il si pressant que tu te soulages toi-même plutôt que de vraiment donner ? Ce seront des humains écrasés que tu laisseras derrière toi : les hommes ne sont pas encore prêts pour endosser l'habit du Surhumain et son Eternel Retour. Il faut savoir attendre, contrôler sa propre force et ménager son enthousiasme : à quoi bon ouvrir les yeux des hommes si par l'éclair de ta parole ils se trouvent aveuglés ? As-tu franchi le dernier seuil du labyrinthe ? Seule la solitude offre assez de liberté envers soi-même pour franchir ce qui retient de la pensée interdite. Il faut l'audace de la folie pour pénétrer dans ce mystère, pour lever le voile de cette vérité aussi vieille que le monde et qui fut toujours muette. Quel est ce trésor dont nous fumons toujours privés ? Que reflète ce miroir qu'aucun homme n'a consulté ? Qu'a-

t-il à nous apprendre, sur nous-mêmes et sur le monde ? Quelle est cette vérité qu'aucun dieu n'a jamais dite ? Se peut-il seulement que les dieux la connaissent ? Voilà ce qu'il me faut chercher dans cette solitude à laquelle je m'abandonne : il m'y faudra une vue capable d'entrevoir ce qui ne peut se voir, des oreilles suffisamment petites pour entendre ce qui est inaudible ? Existe-t-il un fil d'Ariane pour me guider dans ce labyrinthe tapissé de mille portes ? Ce labyrinthe n'est pas le sien et son fil s'est brisé, irrémédiablement, sur les rivages de Naxos. Pas de fil ni de lanterne : l'insensé l'a brisée devant les rires moqueurs.

Mais pourquoi se vouloir aussi téméraire : la vérité des hommes ne pourrait-elle suffire ? La passion n'aura jamais de raison suffisante : autophage, elle n'a pas de comptes à rendre. La passion se joue des mauvais sorts : qu'importent les lieux où le destin la mène. La passion est un oui sans retenue, sans condition, à tous les chemins qui seront les siens : Amor Fati ! Son destin ne peut être refusé car la passion ignore le ressentiment et elle accueille tout ce qui lui arrive comme son propre dû. Il y a dans pareilles aventures une grandeur d'âme et même une volupté : si la vie n'a plus de bonheur à m'offrir, alors qu'elle m'offre sa douleur, cet hymne à la vie, voilà ce qui fait la grandeur de l'homme. Le réconfort de la quiétude, repos tranquille et insouciant, est source d'ennui, de ramollissement, d'inconsistance qui finissent toujours par se donner la figure de l'en vain, c'est-à-dire du nihilisme. Le repos ne se mérite pas car il n'est jamais dû : il est seulement nécessaire. Si, comme l'affirmait Nietzsche, la maladie est le meilleur indicateur de la santé, la souffrance nous permet de mesurer et d'apprécier les menus plaisirs de la vie. Mais l'Amor Fati n'a rien d'un fatalisme : Nietzsche qui, sa vie durant, fut tellement exposé à la souffrance et à la maladie, leur préférait incontestablement la santé, raison de ses nombreux voyages vers les climats les plus cléments et de toutes ses médications. Aimer la vie jusque dans les souffrances qu'elle nous apporte ne signifie pas pour autant y consentir : le bonheur est, de toutes choses, la préférable. Je n'en attends pas moins de cette mise au vert, de ce retrait du monde : la solitude est déjà moins pesante quand elle est partagée avec une araignée. Il y a sur le seuil de mon refuge tant de plaisirs à glaner, un rien de paradis à chaque aube renouvelé par le soleil naissant. Et dans l'épaisseur de la nuit se cachent aussi d'humbles bonheurs : celui du vent qui se glisse sous la porte ou celui de la pluie qui donne vie à mon toit.

Dans ces retraites il n'y a rien de plus pesant que les lectures inutiles : ces livres dont le titre est prometteur et qui n'ont aucune chair, un vent qui souffle dans la tête mais n'y fait pas de bruit. Des hommes les plus bavards sont souvent ceux qui n'ont rien à dire, enfonceurs de portes ouvertes, torrents intarissables ne charriant que de l'eau, transparence des vitres qui ouvrent sur un mur. Je serais très ingrat envers ma solitude de n'en conserver que le temps perdu à des taches inutiles. Dans ces moments austères, il m'est donné de nourrir ma pensée de lectures merveilleuses, moments inoubliables d'une saveur intense : il y a tant d'auteurs que l'on connaît déjà et d'autres méconnus qui ont tant à dire et nous apprendre. Les premiers sont relus avec la même saveur et une attention toujours différente ; les autres s'offrent à une découverte qui, le plus souvent, suscite un ravissement intense. Le voyageur des livres est un aventurier emporté par la vague des mots vers des contrées toujours nouvelles et parfois interdites, navigateur ballotté par la mouvance des concepts. Les mots sont des monades aux reflets changeants ; le texte est une pièce de théâtre et les mots, qui en sont les acteurs, y improvisent leurs propres rôles. Le sens des mots n'est jamais là où ils se trouvent mais dans les rapports qu'ils entretiennent avec les autres mots, des rapports qui ne sont jamais définitifs et qui donnent aux mots qui s'y rencontrent dans le provisoire une résonance imprévisible. Les mots sont toujours fuyants et il est absurde de croire qu'ils sont figés par l'écriture.

Une œuvre littéraire est toujours inachevée et cet inachèvement est le corps creux, néant d'être, au sein duquel les mots se possibilisent au gré de leur lecture. C'est le rapport au texte, dans la lecture, qui l'ouvre à des possibilités nouvelles : il appartient au dogmatisme et à lui seul d'y voir une interprétation subjective et infidèle car le texte, proposé à la lecture, appartient à celui qui le lit et ne subsiste qu'au titre d'accident pour celui qui l'a écrit. On n'écrit pas pour soi, pas plus que pour se dire : on écrit pour susciter, provoquer des dispositions intérieures qui n'appartiennent qu'à d'autres. L'écriture est une donation, non pas un soulagement de soi comme le comprit Zarathoustra mais un présent à l'autre qui en fera, ou non, sa propre nourriture. Le don est toujours perverti quand il est habité par un intérêt quelconque. L'auteur d'un livre, même s'il est réputé, sera toujours un inconnu ; aussi quand Nietzsche se plaint auprès de sa mère, au sujet de son Zarathoustra, de n'être pas compris, ce dont il se plaint en vérité, c'est d'être cet inconnu, ignoré du plus grand nombre, dont le livre demeure sur les étagères : il se plaint d'un présent refusé par ceux-là mêmes auxquels il se destine.

Ce retour à soi ne serait-il qu'une précaution, une mesure sanitaire, une auto-préservation d'un monde aux opinions les plus diverses et les plus invasives ? Voyons-y plutôt un refus des distractions qui épuisent le regard, refus de la dispersion de l'esprit dans la superficialité, la mise en boule du hérisson, la nécessité de rassembler ce qui fut éparpillé, un besoin existentiel, mais aussi spirituel, de rentrer dans ma coquille, tel un escargot trop agacé. Réduire son extérieur aux nécessités les plus strictes, en supprimer toute raison de détourner le regard, le priver de tout intérêt inutile en le désencombrant, dans l'unique but de fixer le regard sur l'intérieur, de pénétrer en soi pour y sonder la profondeur de l'âme, de se cacher du monde à l'intérieur de sa propre peau. Délivrer le monde de toute nécessité et s'offrir au détour, douloureux et tourmenté, d'une métaphysique de l'âme ; se dérober aux trompe-l'œil apolliniens et se plonger, sans retenue, dans la profondeur du tragique, non pas seulement celui de la « Naissance de la tragédie » qui n'en mesurait guère que l'esthétique, sauvetage inattendu de Dionysos par Apollon comme ultime décadence, non pas celui dont la musique fait pleurer les âmes sensibles (cela est bien trop peu !) mais le tragique dans sa nudité répugnante, dans son insoutenable abjection, celui dont on ne peut guérir, cette maladie intérieure qui, aux larmes, ajoute le sang de l'âme, le tragique comme déchirure de soi dans une contradiction dont la rédemption ne peut être qu'immédiate et toujours provisoire.

Déshabiller la souffrance, en gratter le vernis platonicien, la libérer de sa fausse apparence, l'œuvre d'Apollon, lui rendre sa vérité insupportable pour briser cet en vain qui lui sert d'alibi et en détourne le regard. C'est dans le face-à-face que la bête se découvre à la belle qui apprend à l'aimer dans sa laideur tragique. La belle enseigne que ce qui est laid vaut bien ce qui est beau, que la grandeur n'est pas affaire de forme mais une disposition de l'âme à dire « oui » à la vie. Amor Fati ! Il n'est pas aisé de parler du tragique : tout d'abord la tragédie, qui est son dire le plus propre, est devenue un genre désuet, abandonné même après une brève renaissance avec des auteurs comme Racine. Ensuite le genre tragique, comme le souligne Nietzsche dans « Naissance de la tragédie », a perdu beaucoup de sa force et jusqu'à son essence, notamment avec Euripide : la marginalisation des chœurs et le focus réflexif porté sur l'intrigue elle-même ont eu raison du sens tragique. Enfin le sens commun a, au fil du temps, érodé la perception du tragique qui a, aujourd'hui, tendance à se confondre avec celle du drame. La portée du sens tragique ne sera restaurée qu'en le dissociant du drame auquel on l'a trop apparenté. Le drame se rapporte à des faits toujours singuliers, inscriptibles dans l'histoire : c'est la nature de l'événement qui inscrit celui-ci dans le registre du drame. La singularité des faits ne donne pas

au drame une dimension nécessairement individuelle car le drame n'exclut pas d'être partagé. Une autre caractéristique du drame est son irréversibilité et c'est sans doute pour cette raison que le drame est le plus souvent associé à la mort. On a tendance à penser que la tragédie est un drame à grande échelle : leur rapport n'est pourtant pas un rapport d'échelle et même je pense qu'il n'y a entre eux aucun rapport dans la mesure où ils réfèrent à des vécus strictement différents. C'est, me semble-t-il, abusivement que l'on évoque le tragique et il serait plus judicieux de conserver au terme « tragique » sa qualité d'adjectif et s'en tenir à l'expression « sens tragique » qui a, du reste, toujours eu la faveur de Nietzsche. Cette expression présente l'avantage d'en désigner, avec plus de clarté, la nature et la portée dans la mesure où, contrairement au drame, le tragique ne réfère pas à des faits singuliers (événements) mais plutôt à une disposition intérieure, à un regard intérieur porté sur l'existence, un vécu dans l'intériorité de l'âme. Ainsi celui qui porte sur le monde et sur l'existence ce regard qui en démasque les souffrances cachées est « prédestiné » au sens tragique. On en déduira que l'existence ne se livre au sens tragique qui pour celui qui lui est « prédestiné ». La « prédestination » n'est ici évoquée que pour faire écho aux exigences nietzschéennes telles qu'elles sont formulées dans l'avant-propos de « L'Antéchrist ». Il serait plus opportun d'utiliser le terme de « disposition » dans la mesure où celle-ci est toujours susceptible d'être acquise. Le concept nietzschéen de « prédestination », tel qu'évoqué ici, ne doit pas être entendu comme une disposition originelle, naturellement acquise, mais se réfère à une exigence de l'esprit : entendons que le sens tragique n'est accessible qu'à ceux qui, à l'instar de Nietzsche lui-même, s'en tiennent aux « choses de l'esprit », qui ont pris suffisamment de hauteur pour ne pas se laisser distraire par le vacarme du monde, qui conservent à leur propre égard une liberté totale et se sont donné la force et l'audace nécessaire à l'accès aux vérités interdites dont le tragique est indissociable. Au regard de ces exigences, il n'est pas surprenant que Nietzsche oppose le sens tragique au sens chrétien, étant admis que le christianisme partage le nihilisme inhérent aux philosophies de l'en vain (Schopenhauer) et que ce nihilisme est précisément négateur de toute dimension tragique de l'existence.

Si « L'Antéchrist » n'a pas eu le retentissement escompté par Nietzsche, c'est indéniablement parce que ceux qui l'ont lu, et parmi ces lecteurs tous ceux auxquels il s'opposait, ne l'ont pas compris : entendons qu'ils ne remplissaient pas les conditions exposées dans l'avant-propos. Au demeurant la proximité dans le temps entre sa rédaction (septembre 1888) et l'effondrement de Nietzsche (début janvier 1889) pourrait donner à penser, aux personnes de mauvaise foi, que « L'Antéchrist » déjà les marques de la folie qui s'est abattue sur l'auteur quelques mois plus tard. Beaucoup ne se sont pas privés de tirer de telles conclusions : en 1887, Paul Rée, qui fut l'ami de Nietzsche, affirme n'avoir jamais compris ses œuvres et pour cause : « Nietzsche ne philosophait pas, il délirait ! » Il faut avoir un esprit suffisamment libre pour ne pas se vautrer dans des propos aussi sordides et se donner, par-delà ces abjections, les dispositions nécessaires pour dévoiler le sens profond (et plus que certainement caché) de ce livre qui, selon Nietzsche, constituait l'aboutissement le plus essentiel de toute son œuvre. Voilà de quoi nourrir ma nouvelle solitude : Dieu finira bien par sortir de sa chrysalide...

LA DELIVRANCE

Ma pensée est si lourde qu'elle freine mon ascension : il faut bien du courage pour s'échapper des hommes ! Mais soudain j'aperçois mon refuge, adossé à la roche : ma délivrance n'est plus

qu'à quelques pas. Je voudrais me presser, courir, comme le bouquetin, vers ce havre de paix mais mon fardeau est si lourd : maudits soient les hommes ! Qu'ils grouillent dans les eaux sales : la vallée n'est qu'un égout.

Fidèle, le soleil pleut sur ma tanière et, déjà, mon esprit s'en réchauffe : est-ce d'autant briller sur les sommets qu'il brille si peu en bas ? Que m'importe la plaine : elle ne rend jamais ce qu'on lui prête. La montagne n'est pas avare de tout ce qu'on lui prend : elle ne demande rien sinon d'être admirée, saluée d'un regard ému. Je m'y trouve bien plus qu'ailleurs et elle rend à mon âme tout ce qu'on lui a pris.

Me voici, Argiope ! Je ne veux que me perdre, m'échouer dans ta toile mais as-tu seulement tissé ? Tu le feras en ma présence, tu tisseras le décor de ma future pensée : tes fils me sont précieux. N'es-tu pas mon Ariane et la pensée mon labyrinthe ? Ensemble nous briserons ces énigmes qu'aucun n'a soupçonnées : le salut ne vient-il pas d'en-haut, de la cime des montagnes ?

Du sommet des montagnes nous revient la lumière

Et descend sur la plaine que nourrissent les torrents ;

Je ne fuis de l'en bas que sa triste misère :

Les hommes qui sont aux ânes de bien plus ignorants.

C'est dans cette solitude que j'oublie mon chagrin,

Prisonnier de la toile qu'une amie a tissée ;

Je ne sais trop du monde que son stupide en vain,

L'aujourd'hui sans demain de sa nature blessée.

ARGIOPE : mon cher ami, je me suis tant réjouie de ton retour mais quand je te regarde dans la lueur de la porte, je suis saisie d'effroi : ton visage est fermé et dans tes yeux, je ne vois que du tourment. L'Hermite, ton compagnon d'infortune, est venu souvent en ton absence et il a déposé du miel pour te soulager de tout ce mal qui te ronge : ne penses-tu pas que tu devrais aller à sa rencontre ? Pourquoi es-tu si sombre ?

MOI : en montant jusqu'ici, par deux fois j'ai rencontré l'Hermite et nous avons beaucoup parlé : il se languit de vivre à nouveau. Sa dernière solitude, la septième, a trop duré : délaissé par son Maître, il a perdu le goût des hommes. Et cependant je l'ai reconnu, parmi ses loups : Zarathoustra. Arrivé dans les alpages, j'y ai croisé l'Enchanteur : son rire, jadis glacial, à présent est meurtrier : alors que les loups ne sont plus qu'os couverts de peau, les agneaux se nourrissent du sang des petits de la biche. C'est le rire de ce démon qui les abuse en faisant d'eux des carnassiers. Mais nous partagerons le miel et, avec Zarathoustra, nous retrouverons la santé qui aujourd'hui nous fait défaut. Je te l'assure, mon Argiope, bientôt viendra le dernier Signe !

ARGIOPE : le dernier Signe ?

MOI : oui ! « Le retour de Zarathoustra », la fin du morcelé et des déchirures : la Rédemption...

ARGIOPE : et avant cela ?

MOI : bien des tourments car il nous faut descendre, plus profondément encore, dans les abysses de l'âme et y toucher au plus proche ce qui, parce qu'il est si lointain, nous semble aujourd'hui encore inaccessible. C'est la Libre Etendue, royaume de l'Etre et de l'Esprit, où règne la plus profonde Sérénité, un Sagesse malicieuse qui défie le temps car c'est lui qui nous trompe en nous menant. Au temps du monde, il est un autre temps, le temps de L'Etre qui, parce qu'il est Esprit, s'éternise en chacun de ses instants. Voilà ce qu'il nous faut briser : l'emprise du temps ! Prendre ce temps avant qu'il ne nous prenne et fasse de nous des naufragés : quand, sur les plages de Naxos, nous ne serons qu'épaves, quel dieu viendra jusqu'à nous pour nous sauver ?